

LES ÉPINARDS CRUS

DANS LA MÊME COLLECTION

Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.

Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.

Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.

Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.

Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.

Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.

Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.

Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.

Anne Luthaud

LES ÉPINARDS CRUS



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02660-1
ISSN : 2110-0713

à M.C. et M.C.

La fiction n'est pas un mensonge. Une fable est une vraie fable, elle n'est pas une histoire vraie. Le vrai ne peut pas concerner le réel. La réalité est toujours vraie, mais le mensonge lui donne souvent le pion. On n'a jamais demandé à personne de croire que l'aurore avait des doigts de rose...

Pierre Reverdy, *Écrits sur l'art et la poésie.*

ÉTÉ

L'enfant est joyeux. Il saute de tombe en tombe comme s'il partait à la bataille, heureuse bataille, un jeu.

Il s'arrête net devant un angelot qui s'essuie l'œil avec l'index replié de sa main droite. Poussière dans l'œil ou larmes? L'enfant observe, poursuit son chemin. Maintenant il chantonne : *Si je tombe entre les pierres, je tombe au fond, mais je ne tomberai pas, tu ne m'auras pas. Si je tombe entre les pierres, je tombe au fond, mais je ne tomberai pas, tu ne m'auras pas.* Il s'arrête, semble réfléchir, revient sur ses pas. Se plante de nouveau devant la sculpture du chérubin : Et pourquoi tu pleures, toi? T'es qui? Tu regrettes? Tu regrettes quoi? Tu y retourneras, va, tu retourneras au début, quand ça commence. C'était quoi, ton dernier mot? C'est celui-là que tu cherches? C'est pour ça que tu pleures? Laisse tomber, on va jouer à la bataille, toi contre moi, moi contre toi, je suis le méchant, t'es le gentil, on a plein de chevaliers avec nous, des chevaliers qui viennent de la mer sur de gros bateaux, des bateaux de guerre, ils sont enterrés, ils sont dessous, mais c'est pas grave, c'est pas grave, c'est comme toi, ça vaut pas le coup de pleurer, on va faire une vraie

bataille, et c'est moi qui vais gagner. T'es prêt? Je compte jusqu'à 30. Allez, on joue?

L'enfant est assis sur une tombe, un globe terrestre posé entre les pieds. Le globe est uniformément blanc, les contours des pays sont inscrits en noir. Il le fait tourner à toute allure.

« Elle tourne trop vite, elle tourne beaucoup trop vite. Si tu étais au pôle Nord, tu aurais le vertige. »

L'enfant fronce les sourcils, se touche la tempe, chasse le flux parasite d'un revers de main, comme on se débarrasserait d'une mouche, continue de faire tourner la terre à toute vitesse.

« À la vitesse où elle tourne, si tu étais au pôle Nord, tu pourrais plus tenir. »

L'enfant se lève, agacé.

Revenu au globe, il choisit un pays et une mer, trace plusieurs lignes, des parcours avec un feutre bleu, dessine une île. Il s'arrête, suspend son geste, reste immobile. Puis brusquement secoue le globe de toutes ses forces.

« Tu le secoues trop, tu vas faire tomber des paquets de terriens. Ils perdent déjà l'équilibre, prêts à flotter sur les mers du monde. »

L'enfant pose rageusement le globe par terre, marche jusqu'au panneau indiquant l'allée où il se trouve, déchiffre : « allée du Ponant », la suit, saute d'un pied sur l'autre : *Si je tombe entre les pierres, je tombe au fond, mais je ne tomberai pas, tu ne m'auras pas.*

« Les aurores boréales sont dangereuses. Elles peuvent détruire toutes les données Internet, toutes les communications terrestres. »

STOOOP! L'enfant hurle.

– Qu'est-ce qui t'arrive?

Le gardien du cimetière est devant lui.

– Je reçois des flux parasites, j'en ai plein la tête.

– Ah bon, ça va ça va.

– Non, ça va pas.

– Viens avec moi, je remonte. Il faut que je nettoie le haut, crémation cet après-midi.

– J'ai pas envie.

« Les pierres australes sont magiques. Les pierres australes viennent d'Australie. Il y en a des blanches, des bleues et des violettes. Toutes sont dures. Dures comme des pierres. »

– Ça recommence!

– Ferme les yeux, pense à rien, vide-toi la tête, ça va passer.

– J'ai chaud.

– Va te baigner.

Quand l'enfant descend se baigner dans la rivière, il parle seul, avance entre les pierres qui bordent les rives, en attrape au fond et fabrique des châteaux, des barrages. L'eau monte et inonde les berges. L'enfant est heureux de sa force. Heureux de modifier le cours de l'eau. Il est le roi du monde. Rien – personne – ne pourra jamais l'avalier. Chevalier indomptable à l'armure fracassante. L'enfant invente un destrier. Fougueux destrier. Et il arpente la rivière sur sa monture. Puis laisse son cheval. Glisse son corps fin dans l'eau douce,

nage tranquille entre les arbres, les herbes du rivage. Brusquement accélère. Fait gicler l'eau en gerbes autour de lui. Tape des bras, des pieds, pousse des cris qui résonnent jusqu'en haut de la colline, jusqu'au cimetière. C'est l'été, mois d'août, il fait très chaud, l'eau est rafraîchissante, elle n'est pas poisseuse comme le serait celle de la mer. Pas de sel qui colle au sortir de l'eau, la peau est lisse après le bain, comme transparente.

Après la baignade, l'enfant rejoint les tombes, se déplace d'une sculpture funéraire à une autre, psalmodie ses jeux. Sur une pierre tombale grise et mate, il trace ses batailles avec un bout de craie trouvé entre les cyprès du bas. Lignes blanches délimitant les camps, galères romaines et vaisseaux spatiaux rangés par taille, prêts au combat, installés chacun sur leur territoire. L'enfant organise les déplacements, se fait stratège. Les collisions sont féroces, sanglantes, beaucoup de morts. Et soudainement l'enfant lève la tête, interpelle de nouveau les statues autour de lui, les morts au-dessous : je t'écrase, je t'entortille, je t'écrabouille, je te pilonne, je t'aplatis, t'es mort ! T'es encore plus mort qu'avant !

Puis, revenant à l'inspection des tombes, il surveille. Depuis le haut du cimetière, il surplombe la vallée, peut voir jusqu'à la rivière, la ville et la mer sont au-delà, invisibles ici.

Ici où l'enfant vit. Cimetière de la ville de Gênes – Italie. Sa mère, atteinte d'une maladie de peau, est devenue intouchable. Elle vit recluse au-dessus du port. Elle a confié son fils au gardien du cimetière, un homme qu'elle a connu il y a longtemps en qui elle a confiance. L'été, l'enfant vit dehors

et s'abrite pour dormir sous l'aile d'une sculpture de femme ailée qui orne une tombe. Cette même tombe que le gardien du cimetière entretient particulièrement et vient fleurir d'un œillet blanc.

Quand l'enfant dort, une couverture rouge le protège, rien ne peut le déranger. Aucun bruit, aucun pas entre les tombes. Il est capté par le sommeil, soustrait à ce qui l'entoure. Il a seulement, de temps à autre, de tout petits gestes, légers battements des mains, des doigts plutôt, qui signalent qu'un rêve, une pensée est proche.

L'enfant communique avec sa mère par flux, connexions directes de cerveau à cerveau, interférences soudaines, imprévisibles, intermittentes. Quand les flux lui parviennent dans son sommeil, il reste immobile, surtout ne pas s'éveiller, soupire seulement. Soupire profondément et tout à coup bouge, se retourne sous sa couverture – tentative d'échapper, vaine tentative : de l'amour le tient.

Parfois le gardien demande : – Ta mère ? L'enfant répond, l'enfant répond chaque fois au gardien, léger : – Ça va, ma mère, ça va. Ou : – Bof, ma mère, bof, sa peau. Le gardien n'insiste pas davantage.

Il arrive qu'un passant du cimetière offre un sandwich à l'enfant. Mais cet enfant-là n'aime pas les sandwiches. Il les mange du bout des lèvres, traîne, sépare le pain, en fait de petites miettes. S'il y a du jambon, il enlève le gras d'un coup, comme on déchirerait une image. De toute façon, ne le finit pas. Renferme ce qui reste dans le papier qui l'enveloppait, et, sourire aux lèvres, passe à autre chose, une pomme, par

exemple. Rouge la pomme, et légèrement acidulée. Il la mange jusqu'au bout, trognon et pépins compris, oublie de s'arrêter. Il vide aussi la bouteille d'eau, en deux fois, bouche tout autour du goulot, ça lui dégouline dans le cou, il aime ça.

18 Tout au bas de la colline, à gauche de la dernière allée, les jeux. Une rampe en marbre façon toboggan, une poutre abandonnée devenue balançoire grâce à une pierre installée dessous par le gardien, de vieux cordages ayant servi au transport de sculptures fixés entre deux arbres, où marcher, se balancer, sauter, façon singe. L'enfant adore la rampe, y glisser de toutes les manières, pieds devant, tête la première, sur le dos, sur le ventre, accroupi. La poutre – balançoire, bof. Les cordages, il s'y essaie, tente, aimerait faire l'acrobate. Mais il a le vertige. Un vertige qui lui fait ployer le corps, se rétrécir, qui peut le faire crier de frayeur s'il est monté trop haut, empêché de redescendre. Là-haut, coincé sur des cordages trop fins pour s'y asseoir, l'enfant n'est pas le roi du monde. Alors autant éviter. S'abstenir des filets avec cordes, s'en tenir à la rampe.

L'enfant n'aime pas le soleil. N'aime pas avoir chaud ni la lumière dans les yeux. Recherche les coins d'ombre : cyprès, arbres du petit bois après les dernières allées. Il y court dès que le soleil tape trop fort. S'installe à l'aplomb couvert du grand soleil et scrute les ombres. Le jeu est de retrouver à quel mort, quelle sculpture elles appartiennent. Parfois c'est facile, les formes sont immédiatement reconnaissables. D'autres, au contraire, pourraient appartenir à n'importe

qui. Pas errantes pour autant mais sans propriétaire, sans territoire, impossible à cerner. Alors l'enfant enfle son fougueux destrier. Et, Don Quichotte sous le soleil fort du pays devenu subitement Espagne, se bat, se bat à mort contre les ombres de personne.

La maison du gardien est en haut du cimetière, près du petit bois. Devant, un jardin. Le gardien y a planté un cerisier pour le mois de mai, un figuier pour septembre, un olivier, un carré de lavande homothétique au périmètre du jardin, un ginkgo pour la forme des feuilles – thym, laurier, sauge, sarriette pour les rôtis, et petite serre pour repiquer les œillets. Le gardien vit seul, ni femme ni enfants. Il quitte rarement le cimetière, s'occupe des tombes, entretient les allées, veille au bon déroulement des enterrements et des crémations et offre des cerises à l'enfant au mois de mai.

19

– Ça te fatigue pas de garder toutes ces tombes avec des morts dedans ?

L'enfant a dessiné une marelle sur une tombe plus large que les autres.

– Non.

– Tu les as vus tous ces morts avant qu'ils soient dans la terre ?

L'enfant lance un galet, de la Terre au ciel : 1-2-3 – 4,5 – 6 – 7,8 – ciel !

– J'ai vu leurs cercueils.

L'enfant poursuit, du ciel à la Terre : 8,7 – 6 – 5,4 – 3-2-1 – Terre !, passe à autre chose, annonce le lever du jour et qu'il s'habille, met sa culotte, met ses chaussettes, son pantalon,

met son tee-shirt puis son sweat-shirt, sa casquette et... il arrive! Alors descend à toute vitesse en bas du cimetière, glisse à terre dans les derniers mètres, atteint les grilles, tissu du pantalon râpé sur les cailloux, se relève, saute, hurle « Terre! », puis remonte lentement, zigzague entre les tombes, croise de nouveau le gardien qui l'arrête :

– Bien dormi? Couverture rouge?

– Ouiiiiii! crie l'enfant, couverture rouge! Et reprend sa course, glisse à droite, glisse à gauche, soudain stoppe net devant l'angelot aux larmes : allez, on joue? Il s'assoit en tailleur, main droite sur genou droit, main gauche sur genou gauche. Pitch batch tcha chtock baaatch pan! Les deux mains s'agrippent, doigts les uns par-dessus les autres, tirent dans un sens, dans l'autre, ouch, bling, glong, clang, BOING!

– T'as vu? C'est qui qui va gagner?

L'enfant lève la tête vers l'angelot. Et soudain : « Dès qu'elles naissent, les cellules vieillissent. Elles contiennent leur propre fin. Leur processus de vieillissement dépend de leur environnement. »

STOOP! L'enfant frappe du pied, hurle au ciel, jette le flux parasite.

Dans la bouche du gardien. Au palais. Sous la langue. Comme le goût des épinards. Réminiscences successives et soudaines, un pan de mémoire brutalement ouvert. Éponge gorgée d'eau flottant dans un seau de plastique vert, mélange de craie et de moisi. Intérieur sans doublure d'un pantalon de laine qui gratte la peau. Raideur du tissu d'une chemise de

coton violette. Le gardien arrose les clématites. Et pourquoi ce goût, ce goût amer des épinards ?

L'enfant fait claquer le portail. Le gardien l'arrête :

– Encore les mauvais flux ?

– Ouiiii !

– Alors devinette ?

– Il a des sabots ? Il a des poils ? des plumes ? des écailles ? Il nage ou il plonge ? Il vit dans le froid ? Il est gros ? moyen ? Il est vert ? blanc ? noir avec un petit peu de blanc ? Son nom commence par m ?

Mais, de nouveau : « On n'imagine pas aujourd'hui que des cellules puissent être immortelles, on n'en a pas d'exemple. » L'enfant repart. Déclare la guerre. Se fait indien. Il a noué autour de sa tête un bandeau orange, y a passé une plume en plastique jaune. Il marche silencieusement entre les tombes, sur la pointe des pieds pour n'éveiller personne. Avance comme un chat, disent les livres qui racontent les Indiens. Parvenu en haut du tertre, il se risque à une sorte de hullement terrible, rappelle aux chevaliers morts qu'il a gagné sur eux la première bataille, qu'il est prêt pour les suivantes, qu'il les gagnera toutes, danse sa victoire.

District nord, la tombe au sportif. Pied levé, en pleine course, les deux bras écartés, victoire, sourire aux lèvres et trace sculptée du maillot sur le corps, il touche à peine le sol, léger. À côté, un homme, tête baissée, habillé comme dans un vieux livre d'images, chemise et cravate, gilet marron et pantalon de velours côtelé assorti, raie sur la droite du crâne, favoris, chaussures de cuir brun.

– En quoi t'es déguisé ? demande l'enfant.

– Je suis fabricant. Je fabrique des horloges ou plutôt des quantifieurs de temps.

– Quantifieur, ça veut dire quoi?

– Compter le temps passer et noter. Je sais des choses exceptionnelles, des choses comme : « Il y a 200 millions d'années, la Terre tournait sur elle-même en 16 heures. Aujourd'hui elle met 24 heures. Donc la terre ralentit. »

– On dirait un flux parasite. Elles sont grandes comment tes horloges?

– Comme un massif de pivoines roses.

– Vraiment, t'es plutôt bizarre.

– Elles sont en bois d'ébène et en aluminium, le bois d'ébène est aussi appelé bois de fer, c'est un bois extrêmement dur... L'homme est de nouveau absorbé, concentré, parle tout bas. L'enfant s'avance plus près, retient son souffle. Chimères, murmure le fabricant, chimères.

– Chimères, ça veut dire quoi?

L'homme sursaute.

– T'es encore là, toi?

– C'est quoi chimères?

– Justement, je cherche.

L'enfant l'observe, rapidement se penche, ramasse un caillou lisse et plat.

– Pour la marelle.

– Marelle, marelle et chimères, murmure l'homme.

– Allez, j'y vais! dit l'enfant. Il se dandine d'un pied sur l'autre, fait demi-tour. On joue? L'homme semble surpris par la voix, lève la tête.

– Je ne joue pas, jamais.

– S'il te plaît, rien qu'une fois! J'ai même un globe!

– Non, pas question, il ne saurait en être question.
– Il ne saurait en être question, l'enfant l'imite, se moque. T'es trop null!, s'enfuit à toute vitesse, gagne les cyprès puis le tertre d'où il pousse des hurlements d'Indien en guerre.

L'enfant s'est installé dans le jardin du gardien pour la journée, une tortue à ses pieds. Le gardien a monté une tonnelle sur laquelle s'enroulent des clématites, elles la recouvrent rose-violet.

– Pourquoi tu as mis des fleurs?

– Pour la couleur.

– Et ton massif de pivoines roses, c'est une horloge?

– Comment ça? Tiens-moi le fil, je vais attacher les clématites au tuteur pour qu'elles grimpent plus haut sur la tonnelle. Voilà, c'est ça, comme ça, oui.

– Au début j'aimais pas trop les morts. L'enfant caresse la carapace de la tortue. Et puis je me suis bien habitué. Comme à ta tortue, là, je me suis habitué. Même, j'aime bien sa carapace, sa peau plissée et son bec. C'est comme les exoplanètes.

– Les quoi?

– Les exoplanètes. Elles sont hors de tout, hors du système solaire, et elles tournent sans cesse, c'est le fabricant qui l'a dit.

– Le fabricant? L'homme bizarre qui fabrique des horloges et tourne autour des tombes en faisant des phrases? Qu'est-ce qu'il en sait?

L'enfant n'écoute plus, l'enfant compte : 1, 2, 3, 4, 5, s'arrête, poursuit maladroitement en italien : uno, due, tre, quattro, cinque, s'arrête :

- Tu sais comment on compte dans les autres pays ?
- Je sais en portugais : um, dois, três, quatro, cinco.
- On va voir notre tombe ?

Quand l'enfant marche à côté du gardien dans les allées du cimetière, il ne se dandine plus, ne saute plus, ne court plus. Il avance décidé, d'un pas sûr et appliqué. Il ne regarde pas le gardien, fait attention à se déplacer au même rythme que lui, suit une droite parfaitement parallèle à celle que semble tracer le gardien. Il ne parle pas, le gardien non plus.

– La voilà.

La sculpture est de profil, visage aigu, chignon lâche, assise, le corps appuyé sur trois marches formant le piédestal de la tombe, drapé de tissu, une aile immense attachée aux omoplates, avec plumes dessinées sculptées, visage tourné vers la pierre tombale, bras gauche levé, main gauche offerte déposée au bord de la stèle, bras droit glissé le long du corps, main droite déposée sur la marche la plus haute.

– Pourquoi tu t'occupes plus d'elle que des autres, pourquoi tu lui mets toujours un œillet ?

– C'est la tombe de ma mère, elle était du Portugal, elle aimait les œillets.

– Elle est belle la sculpture de la tombe de ta mère, on dirait ma mère à moi.

– On y va ?

Le gardien a déjà regagné l'allée suivante.

– Moi je retourne en haut.

Comme le goût des épinards. Les bouts de paille piqués dans la peau, sous le short, après les batailles dans le foin.

Les épaisseurs de pulls sous le manteau qui rendent tout mouvement impossible. Les chaussures neuves qui serrent les pieds : le gardien arrache les mauvaises herbes. Chaleur drue et sèche, il transpire.

L'enfant s'asperge au fond du jardin avec le tuyau d'arrosage. Il crie : – Ça commence! et chante : *Malbrough s'en va-t-en guerre / Mironton, mironton, mirontaine / Malbrough s'en va-t-en guerre / Ne sait quand reviendra*. L'eau glisse et coule, la tête, les cheveux, le nez, les joues, rebondies, le cou, les épaules, frêles / *Ne sait quand reviendra!* L'eau glisse et coule, les bras, le torse, menu encore, le ventre, à peine gonflé encore, le sexe, collé encore, les fesses rebondies comme les joues. *Il reviendra-ꝛ-à Pâques / Mironton, mironton, mirontaine / Il reviendra-ꝛ-à Pâques*. L'eau glisse et coule, l'enfant chante de plus en plus fort, couvre de sa voix le bruit du ruissellement, hurle *Mironton, mironton, mirontaine*. L'eau glisse et coule, les cuisses, fines, presque maigrelettes, les genoux et les mollets, les pieds, étroits et cambrés. *La Trinité se passe / Malbrough ne revient pas!* Flaques d'eau aux pieds, elles disparaissent vite, la terre est chaude, les pieds s'enfoncent, de la boue chaude remonte entre les orteils, l'enfant aime, il fait des bulles, fait claquer la terre, reprend la chanson au début, il ne connaît pas la suite. L'eau coule et ruisselle, le corps rafraîchi, tête au ciel, bouche ouverte, l'enfant chante.

– Dis, tu as bientôt fini? Il faut que j'arrose.

– Tu la connais ma chanson?

– Non.

– Tu veux l'apprendre?

– Non. Donne-moi l'eau.

Il est rare que le gardien soit impatient. L'enfant lui tend le tuyau et s'en va.

Il est fatigué tout à coup, remonte au tertre en se traînant, passe devant la famille éplorée sans un regard, ne fait pas le détour jusqu'à l'angelot aux larmes, s'affale sous l'aile de la femme à l'œillet, bientôt de nouveau assailli. « La période de rotation désigne la durée mise par un astre pour faire un tour sur lui-même. Par exemple, la Terre a une période de rotation d'environ 24 heures. » « La variation de la période de rotation de la Terre influe sur la durée du jour. » « On distingue deux rotations : la rotation sidérale et la rotation synodique. »

L'enfant saisit son globe, le cale entre ses pieds, se lève, bras tendus vers le ciel, écartés l'un de l'autre, mains ouvertes vers les nuages. C'est dans cette position que le gardien le rejoint, pelle à la main.

- Tu comptes les nuages ?
- Je chasse les flux parasites.
- Ah bon.

L'enfant se rassoit, ils restent ainsi, pris dans le silence qui les ramasse ensemble. Le gardien fait tourner le globe du bout du doigt.

– Aujourd'hui, ma mère est belle, dit l'enfant. Aujourd'hui, elle a mis du rouge.

Le gardien ne demande pas, le gardien ne demande jamais à l'enfant : – Comment tu sais, comment tu peux savoir qu'aujourd'hui ta mère a mis du rouge ? Le gardien écoute et sourit à l'enfant, sourit au plaisir de l'enfant à raconter sa mère belle en rouge.

L'enfant a ramassé une feuille de ginkgo dont il trace le contour avec les doigts. Il chuchote : le loup toqua pour la

troisième fois, sa patte blanchie par la farine. L'enfant serre la feuille, continue : le loup prit une petite voix : « C'est votre maman qui revient du marché, ouvrez-moi la porte! » L'enfant se gratte la tête, laisse tomber la feuille, poursuit encore plus bas : l'aîné des chevreux ouvrit la porte, le loup entra dans la maison et les mangea tous, sauf le plus petit qui avait réussi à se cacher au bas du placard de la cuisine. L'enfant soupire.

Le gardien ramasse la feuille de ginkgo. Un donjon de pierres blanches dans un halo blanc et une odeur de sueur. Promenade à vélo, l'été. Odeur de sueur et roulades sur la pelouse, herbe et terre fraîche, roulades sur la terre, terre collée aux vêtements, terre au pied du donjon dans les feuilles tombées d'un ginkgo. Un chiffre dans le nom du donjon. Sept. Septmonts. Donjon de Septmonts dans le village de Septmonts. Et de nouveau, à la bouche, le goût amer des épinards.

– Tu rêves à quoi avec ma feuille?

– À rien. On y va? Il faut que je repère un emplacement allée du Ponant.

– D'accord, on fait la course? Le premier arrivé. 1, 2, 3, partez, feu, go!

Tombée du jour, la mer, plus loin, est violette. L'enfant est assis sous le cerisier, la tortue à ses pieds.

– Tu la connais l'histoire des sept chevreux?

– Oui.

– Pourquoi il les mange tous sauf un?

– Parce que le dernier est le plus malin, il se cache vite.

– C'est pas plutôt parce qu'il est le plus petit?

Le gardien ne répond pas. L'enfant prend la tortue sur ses genoux, réfléchit.

– De toute façon, il faut bien qu'il en reste un pour gagner le loup.

– Oui, voilà, c'est ça, dit le gardien, il faut bien qu'il en reste un.

Installé à la table du jardin, il est occupé à tenir le registre des inhumations et des exhumations. Il doit être mis à jour, c'est fastidieux, il faut consulter toutes sortes de papiers, rien oublier, surtout ne rien oublier, ça lui prend des heures, il déteste ça.

– C'est compliqué ? L'enfant a les yeux collés au papier.

– Non, mais il ne faut pas se tromper en comptant sinon on se retrouve avec plus de morts que de tombes ou l'inverse.

– Et après on sait plus où les mettre, les morts ?

– En quelque sorte.

– J'ai vu l'amoureuse du fabricant, elle s'appelle Instance.

– Constance.

– Non, Instance, répète l'enfant.

– Instance, ça n'existe que pour les lettres ou les paquets, pour une amoureuse, c'est Constance. Et alors, Constance ?

– Elle a des cheveux très courts, noirs, elle est petite, je l'aime bien, mais elle tape tout le temps sur son écran de téléphone.

Et puis un jour où l'enfant marche sur le muret du jardin, flux de sa mère : – L'histoire du naufrage ? – Non, répond l'enfant du tac au tac, non non, ça ne m'intéresse pas, pas du tout, absolument pas. Et scande : – Nageoire, plongeur,

pigeon, bourgeon; nageoire, plongeur, pigeon, bourgeon, naufrage. – Une nouvelle chanson? – Rien à voir, c'est des noms en -ge. Le flux se retire. L'enfant rejoint le gardien. Il est au columbarium, en commence le nettoyage.

L'espace est ici répété et sans fin. Conçu pour être sans cesse reproduit. Rangées qui tissent une ville dans la ville du cimetière, couloirs à l'air libre, cases avec urnes et photos, ordonnées les unes au-dessous des autres, les unes à côté des autres, fleurs artificielles orange roses jaunes ou blanches accrochées au-dessous, par-dessus, à regarder simultanément comme indication de vie, d'habitudes, de propriété, c'est mon mort qui n'est pas le vôtre. Cases installées régulièrement dans de longues travées avec étages qui forment des allées à ciel ouvert et cependant closes. Cases entre lesquelles on avance, entre des murs de marbre blanc où ont été affichées des identités rangées, répertoriées, classées, le gardien tient scrupuleusement son registre, chacun une place, chacun à sa place. Il lui arrive parfois de rayer une ligne quand personne n'est venu depuis un trop grand nombre d'années ou de devoir au contraire en ajouter trois d'un coup dans une même journée.

Le gardien prend un escabeau, commence par le haut, nettoie les rigoles où auraient pu s'entasser des brindilles, frotte les plaques dont les lettres sont obstruées par la crasse, descend jusqu'aux dalles de ciment au sol, disjointes en un improbable oppodium. L'enfant se promène entre les rangées. Une femme âgée, perchée sur un escabeau branlant, s'active auprès d'une case en hauteur.

- Vous nettoyez à la place du gardien? L'enfant gronde.
- Non, je mets des violettes.

– Des vraies ou des fausses? demande l'enfant, puis se dirige derrière le columbarium où il s'est fabriqué un abri adossé aux murs avec images pieuses et urnes fermées.

De nouveau, au loin, le fabricant. Il se tient très droit, mains sur les hanches, devant le mausolée aux armateurs. L'enfant se place à côté de lui, imite sa pose, l'homme ne le regarde pas.

– Et ta mère?

– Ma mère, elle est ailleurs, elle a une maladie, elle peut pas sortir. Mais je suis en contact grâce au flux.

– Explique plus précisément, je te prie.

– « Je te prie », l'enfant le singe. Ma mère elle a son flux, moi j'ai mon flux, on s'en sert pour se parler.

– Et plus exactement?

– Tu vois ce que c'est les sms? Ben c'est pareil, sauf qu'au lieu d'être sur des écrans, c'est dans nos têtes. Comme ça, elle me raconte des choses et aussi elle s'inquiète de moi.

– Évidemment. Et tu vis comment?

– Ça va, j'ai le gardien, j'ai le jardin du gardien, j'ai ma couverture rouge. Toi, tu fais quoi à part tes horloges et tes visites ici?

– Je mesure l'interstice entre le moment où la terre est encore fraîche et celui où elle devient sèche, je mesure le temps de fenaison des gerbes. Je mesure l'interstice entre le moment où l'on entend encore des pas dans une allée et celui où on ne les entend plus.

– STOOOP! L'enfant hurle.

Constance est arrivée sans qu'ils s'en aperçoivent, tête penchée sur l'écran de son téléphone. L'enfant s'en va.

Il est une nouvelle fois auprès de l'angelot aux larmes :
– Allez on joue ? On prend le fabricant. On l'examine, on lui arrache la peau et hop slatch blitch on voit tout ce qu'il y a dessous, plein de sang, les nerfs qui pendent, les orbites des yeux, le dedans des oreilles, la langue qui sort, les paquets de muscles enroulés les uns sur les autres, ça fait un super-monstre. Tu veux pas ? Tu veux que pleurer ? Sale pleureur !

– Oh, doucement !

Le gardien arrête l'enfant qui dévale l'allée centrale à toute allure.

– T'es comme ma mère !

– Comme ta mère ?

– J'entends toujours ça, doucement, doucement, mon fils.

– Elle a raison ta mère, c'est mieux doucement.

– Si ça se trouve elle m'a même dit ça quand je suis né.

– Si ça se trouve.

– Essentiel, ça veut dire quoi ? demande l'enfant.

– Rien n'est essentiel, répond le gardien.

– Mais si, Constance a demandé au fabricant ce qu'il faisait en marchant autour des tombes. Il a répondu : Je réfléchis à des questions essentielles.

– Il n'y a pas de questions essentielles, répète le gardien.

– Constance a aussi demandé au fabricant s'il pouvait l'emmener chez lui. C'est parce qu'elle veut savoir l'heure.

– Sans doute.

– Le fabricant lui a répondu : Dépêche-toi, on y va, il dit toujours ça, le fabricant : Dépêche-toi, on y va.

Aujourd'hui, l'enfant découvre un nouveau personnage. Jambes nues, en short, une sacoche autour de la taille, il arpente les allées comme s'il faisait des relevés. Il se baisse, scrute les stèles, se colle le nez aux pierres tombales ou aux sculptures, les touche, les palpe. L'enfant le suit. L'homme tourne autour des statues, revient sur ses pas, hésite, recommence. Il s'arrête finalement devant la tombe à l'œillet, pose sa sacoche sur l'une des marches, continue plus loin dans l'allée, revient avec un bloc de pierre qu'il pousse sur un diable. Trop fort, murmure l'enfant. L'homme sort des outils de sa sacoche, les dépose un à un sur la marche en les nommant : ciseau – ciseau répète l'enfant désormais tout près de l'homme, taillant – taillant, poursuit l'enfant, gouge – gouge, rifloire – rifloire, gratte-fond – gratte-fond. L'homme ne prête aucune attention à l'enfant, il installe ses outils en une ligne régulière, termine par une petite boîte transparente qu'il met à l'écart. Puis il choisit le taillant, le place sur le bloc de pierre pour l'équarrir. L'enfant regarde, l'enfant se tait. L'homme prend les mesures du chignon et du cou de la femme ailée, fouille de nouveau dans sa sacoche, en sort un crayon gras, dessine sur le bloc de pierre la forme du chignon et du cou, ordonne à l'enfant :

– Passe-moi le ciseau.

L'enfant hésite.

– Le premier, juste devant toi.

L'enfant apporte l'outil. Un chuchotis derrière eux peu à peu se précise, devient audible : – Je peux venir? L'enfant dresse l'oreille, hume l'air comme un chien, il ne s'agit pas d'un nouveau flux, il sait reconnaître les flux, ça ne passe pas comme ça, ça n'a pas de voix, les flux n'ont pas de son,

il y a une voix à côté, c'est une voix de fille légère, elle bruisse à travers les feuilles d'olivier. L'homme qui taille la pierre n'a rien entendu ou il fait semblant. Le chuchotis insiste :

– Je peux venir? L'enfant s'inquiète, se tourne et retourne. L'homme continue son travail, impassible, demande un autre outil, la gouge, c'est le troisième, voilà, l'enfant l'apporte, l'enfant maintenant tout près de l'oreille de l'homme ose :

– Tu n'as pas entendu? Dis, tu n'as rien entendu?

L'homme relève enfin la tête, regarde l'enfant avec douceur.

– Je te présente Ludivine.

Elle est rousse, les cheveux en bataille. Elle s'avance avec précaution, s'assoit sur la marche à côté des outils.

Maintenant, quand l'homme demande un outil, Ludivine le prend – elle le reconnaît au toucher, les outils lui sont évidemment familiers –, le tend à l'enfant qui le tend à l'homme. Jusqu'au moment où l'enfant en a assez, s'en va, pas tranquille, prend l'allée jusqu'au bout sans se retourner, remonte à gauche, parvient à la maison du gardien.

Le gardien est penché sur les roses.

– Regarde, c'est un cétoine doré. Il mange le cœur des roses et fait le mort quand on approche.

L'enfant observe, sans un mot.

– Qu'est-ce qui t'arrive?

– J'ai rencontré un drôle d'homme et une fille avec des cheveux rouges.

– Roux. Tu les as vus où?

– Vers notre tombe. Il avait des outils et cassait un bloc de pierre.

– C’est le tailleur de pierre. Il prépare de nouveaux blocs et restaure des sculptures. Il taille les pierres comme on taille les arbres.

– Pourquoi on taille les arbres ?

– Pour qu’ils repoussent mieux.

Taille des rosiers. Le grand-père du gardien expliquait. Les nœuds au-dessus desquels il faut couper. Le bon moment pour le faire. Montrait aussi la greffe. La greffe de l’abricotier, le bois fendu, le greffon attaché délicatement malgré l’épaisseur des mains, avec du raphia. Attendre que ça prenne. Le grand-père mort d’un coup, tombé à terre. Et là, maintenant, le sale goût dans la bouche du gardien.

– Oh, tu m’écoutes ? À quoi ça sert de tailler les pierres ?

– À en fabriquer de nouvelles, différentes, pour continuer.

– Continuer jusqu’à la mort ?

– Oui, en quelque sorte, jusqu’à la mort. Allez, viens, je t’offre une tournée.

Le gardien donne la main à l’enfant, ils montent en haut du cimetière, et descendent en courant, bras tendus entre les sculptures funéraires. Le gardien soulève par moments l’enfant du sol, le faisant rire aux éclats. Ils s’écroulent devant les grilles de l’entrée.

– Demain, je t’emmène voir les bateaux, dit le gardien.

– Les bateaux de ma mère ?

– Va savoir !